

**Coup de coeur**  
**La mort en musique**  
*Autour de minuit*

Michel Coulombe

Volume 6, Number 2, November 1986, January 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34615ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Coulombe, M. (1986). Review of [Coup de coeur : la mort en musique / *Autour de minuit*]. *Ciné-Bulles*, 6(2), 18–19.

Michel Coulombe

« ... il ne s'agit pas seulement d'un film sur le jazz. C'est aussi un film sur deux hommes liés par l'amour de la musique. Ces deux amis auraient fort bien pu être peintres. Leurs échanges eussent été différents, mais leurs rapports affectifs fondamentalement les mêmes. »  
(Bertrand Tavernier, **Positif**, n° 307, septembre 1986, p. 31)

« Lorsque je vis Dexter, je fus, d'emblée, bouleversé par sa démarche. On aurait dit qu'il allait s'effondrer d'un moment à l'autre et mourir sur place. Je n'avais jamais eu une telle impression. J'ai commencé à lui présenter mon projet, et j'ai été fort décontenancé de voir qu'il prenait deux à trois minutes pour répondre à mes questions. J'ai pensé qu'il était distrait, qu'il avait du mal à comprendre mon accent, ou qu'il me prenait pour un farfelu. Et puis, soudain, il eut quelques formules très drôles, très percutantes... »  
(Bertrand Tavernier, **Positif**, n° 307, septembre 1986, p. 32)

## La mort en musique

■ Les rapports complexes qu'entretiennent les Français avec la culture américaine, mélange contradictoire de fascination, de rejet et de mimétisme, ne laissent pas de surprendre les Québécois. Si le passé est lourd, rarement a-t-on su, mieux que Bertrand Tavernier dans son film **Autour de minuit** (en anglais **Round Midnight**, titre qui évoque une pièce de Thelonius Monk), jeter un pont aussi vibrant d'émotion de la vieille France vers l'Amérique. Cette réussite, une production américaine, tient peut-être au sujet du film, l'admiration sans borne d'un jeune Français (François Cluzet) pour un musicien américain (Dexter Gordon).

La fin des années 50. Un saxophoniste noir brisé par l'alcool, Dale Turner, arrive à Paris, s'installe dans un hôtel quelconque et fait un retour au Blue Note, une boîte de jazz où sont passés de nombreux grands jazzmen. Sa musique fascine Francis Borier, un jeune graphiste, qui entreprend de lui rendre sa dignité, de l'arracher à l'alcool, de remettre son idole sur la voie de la création (« Je suis prêt à tout sacrifier pour lui. »). Les deux hommes, pourtant très différents, vendraient leur âme pour le jazz. Le film trace le récit de leur amitié que Dale entrevoit en se remémorant sa décision de partir pour Paris, dont Francis se souvient en retrouvant, sur film, des images du saxophoniste disparu.

L'histoire, toute simple, sans rebondissements, permet une fois de plus à Bertrand Tavernier d'échapper à son époque, comme il l'avait fait notamment avec **L'horloger de St-Paul**, **Coup de torchon**, **Un dimanche à la campagne** et **La mort en direct**. À l'heure du be-bop, Bertrand Tavernier, loin du style flamboyant de Francis Ford Coppola qui avait fait revivre le Cotton Club, une boîte new-yorkaise, en mêlant jazz et pègre, ne construit pas son film sur une intrigue mais sur des personnages archétypes. Le film se révèle beaucoup plus juste que **Mississippi Blues**, carnet de voyage voyeur et complaisant réalisé en 1982.

Dale et Francis, personnages inspirés de Bud Powell et François Pandras, évoluent comme deux instruments sur une partition jazz. Le premier en solo, le second en contre-mélodie. Évitant la facilité, Bertrand Tavernier s'applique à créer un climat, très bien servi par les décors nostalgiques d'Alexandre Trauner qui permettent de longs mouvements de caméra et la dominance des teintes foncées (le jazz est un oiseau de nuit qui s'épanouit dans les boîtes enfumées). Le jazz est partout dans le film, notamment dans les musiques de Monk, Powell, Gershwin, Wonder et Hancock, celui-ci responsable de la bande musicale du film. Bertrand Tavernier transmet son amour du jazz comme Milos Forman faisait aimer la musique classique avec **Amadeus**.

Le prétexte d'**Autour de minuit** s'apparente à celui d'**Un dimanche à la campagne**. Même portrait touchant d'un vieux créateur fatigué, même type de rapport serein avec un ou une plus jeune, même isolement délibéré de l'artiste, peintre ou saxophoniste (Dale Turner affirme : « Je suis fatigué de tout, sauf de la musique. »), même marche lente vers la mort imminente (la référence à **La mort en direct** s'impose automatiquement).



Comme **Un dimanche à la campagne** devait beaucoup à l'interprétation de Louis Ducreux, **Autour de minuit** doit tout à la présence fascinante du musicien Dexter Gordon, tout à fait à son aise dans le personnage de Dale Turner. Regard vague, voix impossible, démarche chaloupée. Pas un homme qui souffre, mais un jazzman qui s'éteint, partagé entre Paris (où il est engagé par John Berry) et New York (où Martin Scorsese s'occupe de sa carrière). Pas un musicien en pleine ascension comme en montrent à la chaîne les films musicaux, mais un saxophoniste épuisé qui titube vers la sortie des artistes.

Francis est beaucoup plus effacé et, de fait, devant Dexter Gordon, François Cluzet, petit, nerveux, sert de faire-valoir. En maternant le vieux musicien, en lui évitant l'humiliation ou une arrestation, en lui donnant le meilleur de lui-même, en lui sacrifiant sa relation avec sa fille, Francis s'inscrit dans la continuité de l'enseignante d'**Une semaine de vacances** qui cherchait à fuir son ordinaire, du policier mou de **Coup de torchon** qui tentait de se soustraire de la réalité en ne voyant que ce qu'il voulait voir et de Bertrand Tavernier lui-même qui s'offrait une opération dépaysement avec **Mississippi Blues**. Cette fois le prétexte de la fuite est le jazz.

**Autour de minuit** est un film imparfait. L'introduction piétine au profit du répertoire du saxophoniste ténor, le personnage de Francis manque singulièrement d'épaisseur et le réalisateur, parfois, de simplicité. Quant au crochet à Lyon, s'il s'inscrit dans la continuité de l'œuvre de Bertrand Tavernier, il se justifie plutôt mal. Mais peu importe. Le film fonctionne, le jazz séduit et on sort du cinéma en rêvant, comme Dale Turner, d'une rue qui porterait son nom. ■



Le talent d'un jazzman exceptionnel, Dale Turner



L'admiration d'un jeune Français, Francis Borier, pour ce musicien